

Introduction

Nous sommes parvenus à un moment décisif pour comprendre et juger en profondeur l'œuvre de Heidegger. Après les critiques averties de Karl Löwith et d'Éric Weil publiées en France après la Libération, puis la réédition de plusieurs discours politiques au début des années 1960 par Guido Schneeberger, les recherches de Hugo Ott et de Victor Farias ont apporté, à la fin des années 1980, un ensemble capital de révélations et de mises au point historiques, ce qui a permis d'apprécier le caractère radical de l'engagement national-socialiste du recteur de Fribourg-en-Brigau. Cependant, dans la mesure où ces derniers travaux s'appuyaient presque exclusivement sur des faits et des discours et peu sur son enseignement même, il pouvait encore sembler possible, avec beaucoup d'aveuglement, de séparer l'homme et l'œuvre, ou, de distinguer le politique et le « philosophique ». Actuellement, la situation est tout autre. Nous disposons, en effet, en langue allemande, de la quasi-totalité des cours qu'il a dispensés¹. En outre, il est devenu possible, grâce aux résumés et citations parus dans plusieurs études, de se faire une idée de certains séminaires inédits

1. Seul le cours du semestre d'été 1932 n'est pas encore paru.

dont les protocoles et les notes prises par ses étudiants sont conservés dans le fonds Heidegger de Marbach. Destinés à un public choisi, ils offrent un autre éclairage que les cours.

Malgré cela, la situation actuelle reste profondément insatisfaisante pour tout lecteur légitimement désireux d'accéder à la vérité. En effet, l'édition dite « intégrale » ou *Gesamtausgabe*, qui n'est pas une édition critique, n'offre aucune garantie d'exactitude philologique, ce que plusieurs critiques avertis ont bien montré. En outre, la consultation des séminaires inédits – pour ne pas parler de la correspondance – n'est autorisée au compte-gouttes par Hermann, le fils de Martin Heidegger, qu'aux quelques universitaires qui montrent patte blanche. Ainsi, près de trois décennies après la mort de ce dernier, une grande partie de ses écrits reste inaccessible non seulement au public, mais aux chercheurs les plus avertis dès lors qu'ils portent un regard sans complaisance sur son itinéraire.

En dépit de tous ces obstacles, ce que nous pouvons connaître aujourd'hui, soit à l'aide de l'édition dite « intégrale » pour les cours, soit par certaines transcriptions qui circulent chez les spécialistes en ce qui concerne les séminaires inédits, bouleverse la perception que nous avons longtemps eue de Heidegger, car nous y découvrons la réalité de ce qu'il a enseigné à ses étudiants de Fribourg, semaine après semaine, durant les années 1933-1935. Non seulement les cours et séminaires de ces années-là confirment la radicalité de son adhésion à Hitler, mais ils nous révèlent à quel point le « philosophique » et le politique ne font plus qu'un pour lui et comment c'est au cœur même du « philosophique » que Heidegger situe le politique entendu au sens le plus radicalement nazi. Dans son séminaire d'éducation politique inédit de l'hiver 1933-1934, il assimile sans réserve la relation entre l'être et l'étant à celle unissant l'État à la communauté raciale du peuple dans le *Führerstaat* hitlérien. Par ailleurs, il ne reprend dans ses cours la question héritée de Kant « qu'est-ce que l'homme? », que pour la réduire à la question « qui sommes-nous? » ; ce *nous* ne désignant rien d'autre que l'existence *völkisch* du peuple allemand sous le joug hitlérien. Pour toute réponse, en effet, Heidegger affirme : « nous sommes le peuple » (*wir sind das Volk*), le seul à avoir encore, selon lui, une histoire et un destin, le seul peuple « métaphysique »...

On assiste ainsi, dans des cours et des séminaires qui se présentent en apparence comme « philosophiques », à une dissolution progressive de l'être humain, dont la valeur individuelle est expressément niée, dans la communauté d'un peuple enraciné dans le sol et uni par le sang. Le séminaire inédit de 1933-1934 va jusqu'à identifier le peuple à une « communauté de souche et de race » (*Stammesgemeinschaft und Rasse*). À travers l'enseignement de Heidegger, ce sont donc les conceptions raciales du nazisme qui entrent dans la philosophie.

Cette perversion radicale de la philosophie n'est pas limitée à quelques discours de circonstance : elle se confirme sur des milliers de pages, et même dans la totalité d'une œuvre où tout communique, comme le confirment, par exemple, les renvois qui figurent dans les *Contributions à la philosophie* des années 1936-1938 au discours de rectorat et au cours raciste de 1934 intitulé *Logique*. Il ne s'agit pas non plus, avec les écrits les plus ouvertement hitlériens et nazis des années 1933-1935, d'un moment d'exception que rien n'aurait laissé prévoir et qui aurait bientôt été récusé. En réalité, ces écrits ne peuvent être isolés du reste de l'œuvre. Ils apparaissent comme les révélateurs du fond le plus intime et le plus noir de sa « doctrine », à quoi il ne cessera jusqu'au bout d'être fidèle et dont l'examen des textes inédits ou non traduits révèle l'identité avec les fondements mêmes du national-socialisme.

C'est pourquoi nous devons aujourd'hui prendre la mesure de ce que signifie l'introduction par Heidegger du nazisme dans la philosophie. Le national-socialisme, en effet, ne s'est pas seulement emparé de la vie politique et militaire allemande, il s'est méthodiquement attaqué à tous les domaines de la vie sociale, intellectuelle et culturelle. Il a envahi le droit, l'histoire, la biologie, la médecine mais aussi l'architecture, la musique et la poésie, sans parler de la religion. La philosophie n'a pas été épargnée. Or, c'est là que le péril s'avère le plus considérable, car en s'attaquant à la philosophie, le nazisme a voulu ruiner les bases de la pensée et de l'esprit. Si nous ne prenons pas conscience de ce danger et si nous ne lui résistons pas, les principes du racisme et de l'entreprise de destruction de l'homme que constituent le nazisme et l'hitlérisme continueront à se diffuser et à agir par le moyen d'œuvres issues du même « mouvement ».

En outre, le cas de Heidegger ne constitue pas simplement un exemple parmi d'autres. En effet, si le III^e Reich a connu l'adhésion enthousiaste de bien des « philosophes » ou prétendus tels comme Alfred Baeumler, Ernst Krieck, Hans Heyse ou Oskar Becker (ces deux derniers ayant été les élèves de Heidegger), lui seul est parvenu à faire que son œuvre, qui avait participé à toutes les phases du III^e Reich de 1933 à 1944 et avait trouvé son terme en 1945 avec la défaite du nazisme, continue néanmoins d'être lue après la guerre et connaisse une diffusion planétaire.

Or, ce qui est particulièrement grave, c'est que les écrits les plus inféodés à Hitler comme les discours, conférences et cours des années 1933-1935, ou les textes légitimant la sélection raciale comme le développement de 1939-1940 intitulé *Koinon*, le cours sur Nietzsche de 1941-1942 ou les réflexions sur Ernst Jünger récemment parues, font aujourd'hui partie de l'œuvre dite « intégrale » ou *Gesamtausgabe* sans que Martin Heidegger ait prévu d'accompagner leur publication de la moindre réserve ou du plus petit repentir². Pourtant ces écrits, en tant qu'ils font l'apologie d'une discrimination meurtrière, constituent la négation la plus radicale des vérités humaines qui sont au principe de la philosophie.

Cette situation appelle donc une prise de conscience à la mesure du problème. C'est dans cette intention que ce livre a été écrit. Il constitue l'aboutissement de trois décennies de réflexions et de plusieurs années de recherches menées non seulement autour des œuvres de Heidegger publiées en langue allemande et inédites en français, mais aussi dans plusieurs fonds d'archives et de manuscrits conservés en Allemagne et en France.

Par ailleurs, soucieux de ne rien affirmer qui ne soit étayé par des textes et des témoignages, nous avons, au nom de ce que les juristes appellent le droit à l'histoire, cité le plus grand nombre possible de textes, d'autant qu'ils sont souvent peu accessibles ou

2. Dans sa dernière lettre écrite à son éditeur Vittorio Klostermann, le 29 janvier 1976 (DLA, Marbach), Heidegger fixe jusqu'au détail la répartition des droits d'auteur entre lui-même et l'éditeur de chaque volume, mais jamais il n'exprime la moindre réserve sur le fait de publier et de diffuser ses cours les plus ouvertement nazis des années 1933-1944.

même inédits. Le lecteur germaniste trouvera le plus souvent en note l'original allemand dont nous proposons la traduction.

Nos analyses portent non seulement sur les écrits de Heidegger, mais aussi sur ceux de quelques-unes des personnalités intellectuelles les plus engagées dans le national-socialisme avec lesquelles il a correspondu ou dont il a été particulièrement proche. C'est ainsi que nous avons entièrement reconsidéré la question des relations intellectuelles entre Martin Heidegger et Carl Schmitt et de leur influence réciproque, sur la base des références explicites à Schmitt découvertes dans les séminaires inédits de Heidegger. Nous avons également pris appui sur leurs conceptions respectives du *polemos* et du «combat» (*Kampf*) – auxquelles il faut ajouter celle d'Alfred Baeumler – relatives à l'interprétation du fragment 53 de Héraclite. En outre, nous avons étudié les écrits de personnalités jusqu'à présent laissées dans l'ombre telles que Erich Rothacker, Rudolph Stadelmann, Erik Wolf et Oskar Becker. Par les relations parfois extrêmement proches que leurs auteurs ont entretenues avec Heidegger, ces textes apportent des éclaircissements décisifs sur la dimension raciale qui se trouve au fondement des conceptions de ce dernier. En effet, lorsque l'on observe tout ce qui rattache entre eux, dès les années 1920, et sur fond de doctrine raciale alors articulée autour du concept de «monde environnant» (*Umwelt*), des auteurs comme Heidegger, Rothacker, Becker et Clauß, on comprend que l'œuvre de Heidegger ne correspond nullement à une «philosophie» qui se serait formée avant de rencontrer sur sa route le nazisme, mais bien à une doctrine qui, dès ces années 1920, se fonde sur une conception de l'«existence historique» et du «monde environnant» qui s'apparente à la doctrine raciale du national-socialisme, telle qu'elle essaime alors dans la vie intellectuelle, sous des formes en partie transposées et masquées.

Par ailleurs, nous avons voulu mettre en évidence l'importance de documents essentiels, comme les deux rééditions partielles, en 1938 et 1943, du «discours de rectorat» par le juriste schmittien Ernst Forsthoff. En effet, ce dernier publie le texte de Heidegger à côté du placard antisémite rédigé en avril 1933 par l'Association des étudiants nazis ou DSt (*Deutsche Studentenschaft*) dont le recteur de Fribourg avait soutenu l'action et avec les diri-

geants de laquelle il avait cultivé d'étroites relations³. Or ces deux rééditions ne sont mentionnées ni par ses défenseurs, ni par son fils qui a pourtant réédité ce discours.

Enfin, comme l'indique le sous-titre, ce livre tire sa raison d'être d'un effort d'approfondissement rendu possible par la prise en considération de deux séminaires inédits. Professé durant le semestre d'hiver 1933-1934, le premier s'intitule *Sur l'essence et les concepts de nature, d'histoire et d'État*. On y découvre que Heidegger se consacre entièrement à ancrer dans l'âme de ses auditeurs la figure ou *Gestalt* de Hitler et à répandre l'*eros* du peuple à l'égard de son *Führer*. Le protocole du séminaire nous révèle que derrière les termes centraux de sa « doctrine » tels que « être » et « étant », c'est en réalité la relation de l'État hitlérien et du peuple entendu comme une communauté de souche et de race qui est visée. Et ses apologies sans aucune retenue des discours de Hitler et du *Führerstaat* montrent à quel point l'hitlérisme, avec sa relation de domination entre *Führung* et *Gefolgschaft*, c'est-à-dire entre le chef et son allégeance ou sa « suite », hante alors son esprit.

Le second séminaire, qui a pour titre *Hegel, sur l'État* et a été professé en collaboration avec Erik Wolf durant le semestre d'hiver 1934-1935, expose sa conception du politique comme affirmation de soi (*Selbstbehauptung*) d'un peuple ou d'une race, présentée par lui comme plus originaire que la discrimination schmittienne entre l'ami et l'ennemi. Les développements de Heidegger révèlent son ambition personnelle d'être celui qui prépare le devenir de l'État nazi sur le plus long terme. Nous voyons ainsi que ni la démission du rectorat ni la Nuit des longs couteaux n'ont diminué son engagement dans le national-socialisme. L'examen des écrits et des cours des années 1939-1942, avec leur apologie de la sélection raciale, nous le confirmera de manière définitive.

Ces différents textes donnent aujourd'hui raison à ce que Hugo Ott et Victor Farias avaient, chacun de son côté, montré dans les années 1980, à savoir l'intensité de l'engagement national-socialiste de Heidegger. Il faut à ce propos saluer la ténacité et le courage avec lesquels Farias, auteur de *Heidegger et le nazisme*,

3. Voir chap. 2, pp. 92 *sq.* et l'annexe 2, pp. 532-533.

avait mené à bien et publié ses recherches, sans craindre les attaques les plus excessives venues des défenseurs de Heidegger, qui n'avaient eux-mêmes, le plus souvent, effectué sur cette question aucune recherche digne de ce nom. Le même auteur a fait paraître peu d'années après, en Espagne, un second livre où se trouve édité, d'après le manuscrit légué par Hélène Weiss, le cours de l'année 1934 intitulé *Logique*. Cependant, l'existence de cet ouvrage a été occultée au point qu'on ne le trouve dans aucune bibliothèque de France. Ceux-là mêmes qui accusaient injustement Farias de ne pas avoir pris le temps de lire Heidegger se sont gardés de faire connaître ce cours et d'en tirer les leçons⁴.

Nous souhaitons également rendre hommage à la pondération et à la précision des travaux de Hugo Ott, qui a entrepris, dans une série d'articles, puis dans une monographie qui a fait date, des investigations étendues sur le rectorat de Heidegger, au moment où le fils publiait, en 1983 – cinquante ans exactement après la prise de pouvoir de Hitler – une édition apologétique du discours de rectorat. Hugo Ott a, d'autre part, composé un récit profondément émouvant, inspiré par la déportation des Juifs de Fribourg, où il se réfère aux déclarations antisémites de Heidegger et de Jünger. Ce deuxième ouvrage n'a connu aucune réception en France. Il mériterait pourtant d'être traduit et médité pour les vérités qu'il fait connaître.

Si les recherches de Victor Farias et de Hugo Ott nous ont beaucoup appris dans leurs différences mêmes, le premier ayant accumulé une masse considérable de documents et de faits, tandis que le second s'est concentré sur quelques moments essentiels comme la période du rectorat, notre livre a aussi d'autres bases et son objet n'est pas le même. En effet, ce n'est pas l'engagement politique de Martin Heidegger que nous avons voulu étudier comme tel, mais la question des fondements sur lesquels repose l'ensemble de son œuvre. Cette interrogation est liée à la situation nouvelle créée par l'avancement de la publication de la *Gesamtausgabe* et par la découverte de séminaires et de documents inédits ou laissés dans l'ombre.

4. La seule évocation sérieuse qui en a été faite est celle de Richard WOLIN, dans *Heidegger's Children*, Princeton, 2001.

Pour un philosophe, la question essentielle demeure la suivante : sur quoi repose une œuvre dans laquelle s'expriment les principes les plus extrêmes de l'hitlérisme et du nazisme – et cela non pas dans quelques textes isolés et de circonstance, mais sur des milliers de pages, qu'il s'agisse de discours, conférences, cours, séminaires ou fragments personnels? Heidegger, en effet, emploie couramment les mots les plus en vigueur chez les nationaux-socialistes tels que « combat » (*Kampf*), « sacrifice » (*Opfer*), « destin » (*Schicksal*) et « communauté du peuple » (*Volksgemeinschaft*). Les termes du nazisme les plus intraduisibles tant ils sont politiquement marqués comme *völkisch*⁵, *Volksgenosse*, *Führung*, etc., lui sont tout aussi familiers. En outre, il n'hésite pas à faire siens les mots les plus durement connotés dans la doctrine raciale et la mythologie du nazisme comme le « sang » (*Blut*), le « sol » (*Boden*), le « dressage » (*Zucht*) et la « race » (*Stamm*, *Geschlecht*, *Rasse*). Enfin, et c'est ce qui est le plus troublant pour le philosophe, ces termes sont fréquemment associés, et même parfois identifiés, aux notions centrales de sa « doctrine » telles que « être », « étant », « existence historique », « métaphysique », « essence » et « vérité » de l'être.

L'étude approfondie de ses écrits nous a progressivement révélé que, loin de marquer uniquement le langage, la réalité du nazisme à laquelle nous étions confrontés en lisant Heidegger venait inspirer dans son intégralité et nourrir jusque dans ses racines son œuvre, de sorte qu'il n'était plus possible de dissocier celle-ci de son engagement politique. C'est pourquoi, par les textes mis au jour et les démonstrations proposées, nous avons voulu montrer la réalité de l'entreprise à laquelle il s'est voué, à savoir l'introduction, dans la philosophie, de la teneur même du nazisme et de l'hitlérisme. C'est en effet la condition pour que nous prenions aujourd'hui conscience des dangers que recèle, pour le devenir de l'humanité et pour la pensée, toute tentative d'acceptation et de légitimation de cette œuvre.

5. Le mot *völkisch* exprime une conception du peuple entendu comme une communauté de race, « avec une forte connotation antisémite » (*Grimms Wörterbuch*).